

ranée de retrouver les parents de cette enfant... s'il lui en reste... Elle recommence la vie avec moi... Me voilà à la tête d'un enfant!... D'une fille!... D'une fille de cinq à six ans!... Je vous demande un peu!.....

Et se mettant à rire, de ce rire ironique et mordant qui lui venait parfois sur lèvres :

—Quand mon illustre frère va savoir que j'ai un enfant!... ça va être tout ce qu'il y a de plus drôle!... Il va en entonner une autre chanson!.....

Le lecteur, qui a déjà entendu parler à diverses reprises du frère de Foot-Dick par celui-ci et par le docteur Lawson, est peut-être en droit de réclamer des explications sur cet ami inconnu, aussi bien d'ailleurs que sur son cadet.

Le moment nous semble donc venu de les lui fournir.

Chacun sait que le droit d'aînesse existe toujours en Angleterre. C'est ainsi que les grandes familles ont conservé les fortunes colossales, certains privilèges nobiliaires, les transmettant de mâle en mâle par droit de primogéniture.

L'aîné de la famille entre avec son titre à la chambre des lords, hérite de la fortune territoriale, de l'argent, de tout.

Bien heureux sont les cadets quand cet aîné, le chef incontesté du nom et des armes, veut bien gracieusement leur acheter une charge dans la magistrature, dans l'armée, dans la marine, les dote modestement et veut bien consentir à se charger de leur établissement. Encore, s'il agit ainsi, c'est par charité pure, par affection familiale, car en principe, il n'est tenu à rien à l'égard des siens.

Lord James Lyfford, duc de Clayfton, au moment où nous reprenons le cours de ce récit, pouvait avoir trente-deux ans. Il était maigre, de moyenne taille, de complexion très faible, et aussi de mince esprit bien que cet esprit fût très orné, et possédant en acquis une instructions fort supérieure.

Ses traits fins et délicats présentaient une analogie frappante avec une tête d'oiseau malade, abattu par la captivité et la surchauffe d'une volière.

Les cheveux d'une ténuité extrême demeuraient perpétuellement collés aux tempes, se repliant en boucles d'un blond filasse d'une régularité parfaite, et partagés au sommet du crâne par une impeccable raie médiane.

La poitrine étriquée, les épaules voûtées, malgré l'effort constant du duc, donnaient à son allure une roideur extrême.

Hautain, dédaigneux, d'un autoritarisme violent, à trente ans, lorsqu'il arrivait à entrer en possession de la colossale fortune et des titres familiaux, il était blasé outre mesure et s'ennuyait de tout et de tous, sans pouvoir parvenir à dissiper, ne fût-ce que pour quelques instants, ce spleen perpétuel qui ne cessait d'écraser son être, aussi bien au physique qu'au moral, comme ces épouvantables chapes de plomb dont parle le Dante dans sa terrifiante description du cinquième cercle de l'enfer.

Avec cela, égoïste au degré suprême, ne songeant qu'à lui et demeurant convaincu que le monde entier évoluait autour de son importante personne.

Il voyageait, passait en France une partie de l'année, pour revenir en son fastueux hôtel d'Hyde-Park, au moment élégant de la "saison".

Tel était l'aîné de la famille des lords Lyfford, duc de Clayfton.

Après lui venait un cadet, le baronnet sir Richard Barclay.

Celui-là, de dix ans moins âgé que lord James, se montrait dans la vie l'opposé en tous points de son désagréable aîné.

Bien planté, d'une très jolie figure, d'une force nerveuse surprenante, on eût dit que toutes les fées s'étaient réunies pour déposer chacune d'elles un don de précieux avènement dans son berceau.

Simple, bon, sans hauteur et sans morgue, on eût pu lui reprocher une certaine faiblesse de caractère, un laissez-aller par trop prompt aux penchants et aux goûts de sa primesautière nature. Ceux-là, bien que possédant une infinie bonté, ne savent point résister à leurs passions, pas plus qu'à leurs vices. Mais aussi que ne trouve-t-on pas en eux de générosité et d'élan de cœur.

Il avait reçu une éducation très soignée, en même temps que très solide, mais cette éducation avait été également poussée très loin du côté de tous les exercices du corps. Le baronnet Richard Barclay montait à cheval comme le plus consommé des écuyers, exécutait avec autant de légèreté que de grâce tous les tours connus et inconnus de la gymnastique usuelle, et se montrait d'une cocasserie originale en toutes circonstances, avec le plus simple des naturels.

De plus, il y avait en lui une fringale de liberté folle, intolérance native de tout joug, de toute entrave, si bien que le jeune baronnet se jetait à travers la vie comme un poulain indompté.

Qu'allait-il faire? Quelle carrière embrasserait-il?

C'est ce dont son aîné, le duc de Clayfton, avait daigné se préoccuper en prétendant assurer, de par sa volonté suprême, l'avenir de son puîné.

Ce n'était pas qu'il y eût entre les deux frères un point quelconque de contact. Ils se voyaient aux heures des repas lorsque le duc ne se trouvait en France, en Italie, en Espagne ou ailleurs. Mais à

ces repas, tellement corrects, tellement glacés, que, — Richard le prétendait du moins, — les sauces se figeaient d'elle-mêmes dans les assiettes, James et Richard n'échangeaient pas dix paroles.

Un matin de printemps, deux ans environ avant les événements qui précèdent, comme le baronnet rentrait d'une longue course qu'il avait faite à cheval, en compagnie d'écuyers et de gymnasiarques, dont Richard Barclay, il faut le reconnaître, faisait son habituelle société, un domestique, raide et guindé ainsi qu'une tour Eiffel en miniature, prévint le jeune homme que le duc de Clayfton désirait lui parler.

—Mais, puisque nous allons déjeuner en tête à tête, il pourrait parfaitement me raconter ce qu'il a à me dire pendant le repas.

Le valet ne répondit pas. Il ne se permettait pas de discuter les ordres de son noble maître, il se bornait à les transmettre.

—Dites au duc que j'y vais, répliqua Richard.

Et il ajouta à part à lui :

—C'est assommant!... Je meurs de faim, moi... Une faim féroce... Et si ça dure longtemps, sa conférence va être d'un gai!

Le duc se trouvait dans un vaste cabinet de travail, merveilleusement meublé, où il était occupé à dicter une lettre à son secrétaire.

Il termina sa dictée et d'un signe de tête congédia le secrétaire :

—Allez!... Et donnez l'ordre qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Le duc ayant négligé d'inviter son frère à s'asseoir, celui-ci s'était installé à califourchon sur une chaise, et sortant une cigarette d'un étui, l'allumait et s'enveloppait d'un épais nuage.

Une toux sèche prévint le baronnet qu'il venait de commettre ce qu'en style trivial on est convenu d'appeler une gaffe.

Trop tard il se souvenait que son frère avait horreur du tabac sous toutes ses formes et qu'il défendait à tous ses gens de fumer dans l'hôtel.

Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et jeta sa cigarette dans la cour. Un second accès de toux tout aussi sèche que la première saisit lord Lyfford à la gorge.

—Ouvrir les fenêtres!... Par un temps pareil!... Mais vous voulez donc ma mort!.....

—Mais il fait un temps superbe!.....

—Pour vous, peut-être!... Mais pour moi, c'est tout le contraire... Il est vrai que ma mort vous rapporterait de trop gros bénéfices pour que vous ne demandiez pas tous les jours à Dieu, dans vos prières, de m'envoyer le plus vite possible à lui... ou au diable.

Un éclair de colère indignée brilla dans les yeux de Richard, et avec une véhémence extrême il répliqua :

—Mon frère!... Comment pouvez-vous croire qu'un aussi infâme sentiment puisse trouver place dans mon âme?

Lord Lyfford eut un dédaigneux mouvement d'épaules.

—A qui ferez-vous croire, mon cher Richard, que vous pouvez vous intéresser à mon existence, si ce n'est pour la voir se terminer le plus tôt possible?

Et comme le baronnet s'était levé, donnant toutes les marques de la plus violente colère, le duc de Clayfton reprit, toujours méprisant et hautain :

—Et puis... la chose n'a vraiment pas d'importance et nous aurions tort de nous y arrêter... Je vous ai prié de venir me trouver ici, je vous ai mandé près de moi, moi, le chef de la famille, parce que j'ai à vous communiquer une décision que j'ai prise et qui vous concerne.

Cette dernière phrase fut prononcée sur un ton qui n'admettait pas de réplique. C'était net, cassant, carré en un mot, un ukase rendu par une autorité souveraine.

Nous avons dit un mot de l'indépendance native de Richard, on comprendra donc que le jeune homme fut pour la seconde fois très froissé de la façon dont son frère se comportait avec lui.

Il allait répliquer et s'emporter encore, mais l'aîné ne lui en laissa pas le temps, et l'arrêtant d'un geste :

—Inutile de discuter. J'ai décidé une chose... Je suis le chef je suis le maître... Veuillez ne jamais l'oublier... Et veuillez, donc m'écouter... sans m'interrompre... Asseyez-vous.

—Toutes ces paroles étaient prononcées d'une voix calme, à peine distincte, du bout des lèvres, tandis que le jeune lord fermait à demi les yeux, tout en jouant avec un cachet armorié qu'il tournait et retournait entre ses doigts.

Le baronnet serra les dents, les poings, et conserva assez d'empire sur lui-même pour se taire; seulement, la violente colère qui bouillonnait en lui allait grandissant, et promptement approchait le moment où elle allait faire explosion.

Le duc continuait, sans même regarder son frère.

—Je suis tenu au courant, depuis quelque temps, de votre manière d'agir... de vivre... Et elle ne convient nullement, d'après moi, à un homme de votre nom, de votre rang... Vous vous montrez à tout instant avec des hommes de cirque, des baladins, des saltimbanques, des gens sans aveu... Et vous vous grisez avec eux dans des endroits publics... Vous avez même eu l'autre nuit